

REGARDS

Etude 2009

Pierre Goldman : l'an prochain, la révolution

Nicolas Zomersztajn

Revue Regards

Centre Communautaire Laïc Juif

Rue de l'Hôtel des Monnaies 52 - 1060 Bruxelles

☎ 02/543 02 81 - 02/543 02 82 📠 02/537 55 65

regards@cclj.be - www.cclj.be/regards

Table des matières

1)	Position du problème : Pourquoi Pierre Goldman ?	3
2)	L'héritage juif communiste	4
3)	Le souvenir obsédant des résistants juifs des FTP-MOI	7
4)	Les années de formation à l'Union des Etudiants communistes (UEC)	11
5)	Che Guevara et la révolution sous les tropiques	13
6)	Le rapport complexe à Israël	15
7)	De la guérilla vénézuélienne aux braquages parisiens	17
8)	Souvenirs obscurs d'un Juif polonais né en France	18
9)	Conclusion : le communisme comme prolongement de l'identité juive	20
10)	Bibliographie	23

1) Position du problème : Pourquoi Pierre Goldman ?

Les grandes transformations sociales sont généralement précédées ou accompagnées par des révolutions intellectuelles et identitaires qui exercent sur elles une fonction de fertilisation et de légitimation. Les bouleversements qui ont frappé l'identité juive depuis 1945, ne font pas exception à la règle. Toute une génération de Juifs présents dans les mouvements politiques de gauche et d'extrême gauche ont, à l'instar des Maskilim (Juifs éclairés disciple des Lumières) en leur temps, largement contribué à renouveler la conscience collective juive et à poser les bases d'une transformation radicale qui s'est produite au cours de la seconde moitié du 20^e siècle parmi les Juifs d'Europe.

En explorant le parcours complexe et tourmenté de Pierre Goldman, on est inévitablement amené à porter un regard plus global sur la génération de 1968 et ses désirs de révolution. Ce n'est pas son avocat lors de son second procès, Georges Kiejman, qui dira le contraire : « *Pierre Goldman appartient typiquement à la génération 1968. Il en représente le côté romantique, desperado, la mystique révolutionnaire, le sentiment que les individus peuvent contribuer à l'Histoire, alors qu'aujourd'hui nous sommes noyés dans les préoccupations du confort matériel* »¹. Pierre Goldman appartient bien à une classe d'âge venue au monde dans la fureur de la guerre ou dans la joie de la liberté retrouvée, et qui se voulut révolutionnaire au miroir des combats de ses aînés, avant de sombrer dans la violence et la marginalité à défaut de rentrer dans le rang.

Après avoir milité entre 1963 et 1967 à l'Union des étudiants communistes (UEC), où il s'est illustré en faisant le coup de poing avec les militants du mouvement d'extrême droite *Occident*, Pierre Goldman rejoint en 1969 pendant quelques mois les rangs des guérilleros révolutionnaires vénézuéliens. S'il joint la théorie à la pratique en participant à la lutte contre l'impérialisme, Goldman va cependant trop loin et se brûle les ailes à son retour en France en sombrant dans le banditisme avant de finir assassiné à Paris le 20 septembre 1979 par un commando de tueurs jamais identifiés. Pour beaucoup de Français, son nom reste collé à un double meurtre commis lors du braquage d'une pharmacie du boulevard Richard Lenoir à Paris le 19 décembre 1969. Alors qu'il reconnaît trois autres attaques à main armée, il clame son innocence pour ce braquage meurtrier. Condamné en décembre 1974 à la réclusion criminelle à perpétuité, Pierre Goldman est rejugé en 1976 en raison d'un vice de procédure. Au terme de ce second procès, il est acquitté et blanchi du double meurtre qu'on lui attribue. Son assassinat en plein cœur de Paris soulève une vague d'émotion énorme dans les milieux de gauche : Juif polonais, révolutionnaire, ancien taulard ayant échappé à la peine de mort et fasciné par les caraïbes et les Antillais. Serge July, le fondateur du quotidien *Libération* a dit un jour à son propos : « *Il ressemblait à tout ce que haïssent les imbéciles* ». Ses obsèques ont été suivies par des milliers de personnes. Parmi la

¹ Cité dans Michaël Prazan, *Pierre Goldman, le frère de l'ombre*, Paris, Seuil, 2005, p.170-171.

foule accompagnant sa dépouille, on remarque Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir, Simone Signoret, ...

S'il fait figure d'étendard ou de symbole générationnel, Pierre Goldman ne convainc guère dans ce rôle qu'il n'a d'ailleurs jamais voulu endosser. Il n'a sans doute jamais coïncidé avec son époque, lui à qui les « *Nous sommes tous des Juifs allemands* » scandés par ces camarades lors des manifestations soixante-huitardes n'inspiraient que mépris et possessivité jalouse, lui qui rêvait de lutte armée révolutionnaire et non pas de pavés sous la plage. Goldman aurait souhaité mourir les armes à la main et dans des conditions héroïques, guidé par le souvenir de ses parents se battant pour leur survie autant que pour un idéal universel.

Si l'on peut, même malgré lui, rattacher Pierre Goldman à toute la génération de 68, c'est qu'il a lui aussi cherché réponse à une question qui n'est pas purement politique sur le sens de l'engagement dans l'histoire. Cette étude est donc l'occasion d'une réflexion sur le rapport compliqué qu'entretient avec son identité juive un révolutionnaire gauchiste qui n'a cessé d'être pris entre l'universel et le particulier. Sur le menu de l'identité juive, le communisme ou l'adhésion aux utopies de l'extrême gauche se seraient-elles inscrites pendant les trente glorieuses comme une sorte de plat du jour ? Nous essayerons donc à travers le parcours de Pierre Goldman, de préciser ce qui relève d'une interrogation et d'une inquiétude proprement juive, voire d'une contestation qui puise ses fondements dans une culture juive.

2) L'héritage juif communiste

L'histoire de Pierre Goldman est avant tout une affaire d'identité. Sa judéité a déterminé la trajectoire de sa vie. Exclu, immigré, minoritaire, il perpétue une tradition qui allie judéité et universalisme, judéité et Grand Soir dans l'irrépressible désir de justice universelle : « L'an prochain, la révolution ». Il est né le 22 juillet 1944 à Lyon, en pleine clandestinité, de parents juifs polonais et résistants appartenant à l'organisation militaire du Parti communiste pour les étrangers, les FTP-MOI (Francs-tireurs partisans - Main d'œuvre immigrée). La figure du père est essentielle pour comprendre le parcours de Pierre Goldman. Alter Goldman a fui la Pologne dans les années 20. Il avait lu une traduction en Yiddish de *Quatre-vingts treize* de Victor Hugo et presque naturellement, il a choisi de venir en France. Heureux comme un Juif en France, disait-on chez les Juifs d'Europe orientale. Il s'installe à France comme ouvrier tailleur et très vite, il milite au Parti communiste et s'inscrit également dans un club sportif de Juifs immigrés communistes, le YASK (Yiddisher Arbeiter Sport Club), qui deviendra pendant la guerre le noyau dur de la résistance juive communiste : les Francs-Tireurs Partisans-Main d'Œuvre Immigrée (FTP-MOI). Cette organisation communiste structurée en groupes linguistiques fournira au FTP de redoutables combattants contre l'occupant allemand et ses auxiliaires français.

La structuration en groupes linguistiques ou d'origine n'est pas le fruit du hasard. Pour faciliter l'intégration dans le milieu ouvrier français des étrangers arrivés dans

les années vingt et trente, le syndicat communiste, la CGTU (CGT unifiée), a créé la Main d'œuvre étrangère (MOE) où ils sont regroupés en fonction de leur langue d'origine. Les Juifs d'Europe orientale dont la langue vernaculaire est le yiddish, constitue le groupe juif. En 1934, suite à l'émergence d'une vague xénophobe importante en France, la MOE, à l'instigation du Parti communiste français, devient la Main d'œuvre immigrée (MOI) et les étrangers deviennent des immigrés. Cette création du Parti communiste regroupe en son sein des militants communistes mais aussi des adhérents qui n'en sont pas membres. Ils n'ont donc pas renoncé aux problèmes particuliers de leurs communautés d'origine. Le groupe juif a même créé une commission intersyndicale où se retrouvent des communistes, des socialistes, des bundistes (socialistes appartenant au Bund, mouvement socialiste juif yiddishiste prônant l'autonomie culturelle), et des sionistes. Si bien qu'en 1939, lorsque le Parti communiste français est mis hors la loi, trois organismes appartenant à cette commission intersyndicale, dont un dispensaire médical et une mutuelle d'entraide, ont continué de fonctionner dans la légalité.

On ne mesure pas à quel point tout ce réseau socioculturel lié au Parti communiste français exerce une influence déterminante sur les populations juives immigrées dans les années trente. Ainsi, la *Koultour Lige*, les plus anciens en parlent encore aujourd'hui avec plein d'émotion. Chacun pouvait y conjuguer la nostalgie des origines et la volonté de s'intégrer dans les combats de la classe ouvrière française. A travers cette organisation culturelle de masse, le parti communiste exerce son pouvoir sur une population parfaitement ciblée. Il prend en charge dès leur plus jeune âge les enfants des militants juifs en leur apportant un soutien scolaire dans des écoles complémentaires. Par ailleurs, ils y apprennent le yiddish et toute une série d'activités ludiques et extrascolaires y sont organisées : « *A paris, c'était quelque chose d'extraordinaire. Le soir, il y avait énormément d'ouvriers. Après le travail, ils venaient là. C'était une ruche ! Il y avait de nouveaux immigrés, d'anciens immigrés, on parlait, on parlait... Il y avait une grande bibliothèque. Les ouvriers prenaient beaucoup de livres. Il y avait des cours de français, de yiddish. Tous les samedis soir, il y avait un conférencier. A cette époque, il y avait une petite chorale, où de jeunes ouvriers et des ouvrières venaient chanter* »², se souvient un ancien adhérent. Mais l'instrument le plus efficace pour enrôler les jeunes Juifs dans le giron du Parti communiste, c'est sans doute le YASK. Créé en 1929 et affilié à la Fédération sportive des travailleurs, qui deviendra plus tard une émanation du syndicat CGT, ce club sportif est toujours dirigé par un permanent du Parti communiste. Si en apparence ce maillage très serré des Juifs communistes d'immigration récente dans la France de l'entre-deux-guerres aboutit à une ségrégation par rapport à la communauté juive elle-même mais aussi par rapport à la société française tout entière, le Parti communiste français remplit pourtant sa fonction d'intégration à la société française. Comme le fait remarquer Jacques Frémontier, un historien français qui s'est longuement intéressé au sort des Juifs communistes, « *il serait plus judicieux d'y voir une sorte d'intégration, de narthex pour les catéchumènes : à la Koultour Lige, s'il est vrai*

² Jacques Frémontier, *L'étoile rouge de David, les Juifs communistes en France*, Paris, Fayard, 2002, p.64

qu'on chante en yiddish, il n'en reste pas moins que l'on commence à apprendre le français. Dans les groupes de langue des syndicats CGT et du Parti communiste, on se retrouve certes entre soi, mais les dirigeants s'opposent strictement à toute autonomisation, à toute velléité d'indépendance : l'accusation gravissime de 'déviationnisme nationaliste petit-bourgeois' n'est jamais bien loin »³.

La structuration d'un tissu social et politique juif communiste facilitera dès l'Occupation la création d'une organisation clandestine juive : *Solidarité*. Elle regroupe en son sein une série d'organisations préexistantes : mouvements de jeunesse, groupes de femmes, clubs sportifs, associations culturelles et organisations professionnelles. Solidarité devient le point de ralliement des Juifs progressistes, lesquels pressentent par leur expérience militante que les mesures prises par le gouvernement de Vichy se radicaliseront progressivement même s'ils ignorent qu'elles aboutiront à la déportation des Juifs vers des centres d'extermination. Cette particularité prédispose Solidarité, agissant au sein de la MOI, à devenir le point de départ d'un des premiers mouvements de résistance à l'occupant allemand. Mouvement à multiples facettes : coordination du soutien matériel des enfants juifs démunis, fabrication de faux papiers pour les illégaux et les prisonniers évadés, filière de passage en zone libre, lutte armée contre les Allemands, ...

Lorsque l'Allemagne lance son offensive contre l'URSS en juin 1941, le Parti communiste français donne le signal de la lutte armée et crée l'organisation des Francs-Tireurs partisans (FTP). La MOI est chargée de créer ses propres groupes de combattants. Le maintien de la structuration entre groupes d'origine conduit à l'organisation des FTP-MOI de la même manière. Ainsi, à Paris, quatre détachements FTP-MOI sont constitués. Le 2^e détachement composé majoritairement de Juifs, est désigné comme le « détachement juif ». Il compte parmi ses rangs des combattants essentiellement âgés de 16 à 20 ans. L'arrestation de membres de leurs familles au cours des différentes rafles marquent ces jeunes juifs qui n'ont de cesse de combattre par tous les moyens l'armée allemande et la Milice française.

Bien qu'ayant rompu avec le Parti communiste fin des années 30, Alter Goldman rejoint les FTP-MOI à Lyon et décide de vivre avec une militante juive communiste : Janka Sochaczewska. Ils auront un enfant, Pierre, dont le destin sera marqué par cette triple caractéristique : la judéité, la clandestinité et la résistance héroïque. En 1947, sa mère, Janka, retourne en Pologne, où toute sa famille a été exterminée, pour participer à la construction du socialisme. Alter refuse de la suivre et que son fils l'accompagne pour être élevé dans un pays stalinien et antisémite. Avant de devenir professeur dans un lycée de Varsovie, Janka travaille dans l'appareil du Parti communiste polonais. Elle doit vite déchanter face à la terreur du socialisme réel. Dans un entretien qu'elle a un jour accordé à un journaliste, elle revient sur cette expérience désastreuse : « *J'ai vécu le plénum de l'automne 1949 où les arrestations ont commencé en masse – les*

³ Jacques frémontier, *op. cit.*, pp.64-65.

anciens d'Espagne, beaucoup de ceux qui ont vécu en France... - j'ai vu comment étaient traités les gens, la terreur instaurée par le Parti. Je ne connaissais plus le communisme d'avant-guerre, et j'ai cessé d'être permanente comme en France. Je suis devenue professeur dans un lycée. Moralement j'ai divorcé du Parti en 1953, même avant. Mais formellement, j'y suis restée jusqu'en 1979, parce que, dans le milieu scolaire, je pouvais faire beaucoup plus de choses pour l'enseignement en étant membre. Et je me rappelais mon père, pour qui le communisme amènerait le malheur. J'espérais toujours que l'histoire ne lui donnerait pas raison. Parce que ça diminuerait ma faute, ma mauvaise conscience »⁴.

Comme la plupart des résistants juifs de la MOI, pendant l'occupation, Alter Goldman avait abandonné les machines à coudre et les ciseaux pour le revolver, les grenades et les bombes. Et après la guerre, il était tout simplement revenu à ce qu'il avait appris à faire, son métier de tailleur. Alter Goldman a décidé de refaire sa vie en se tenant éloigné de tout engagement politique. Cela ne l'empêche pas de rester fidèle à sa jeunesse résistante, de revoir ses camarades d'alors ni de participer aux commémorations. Depuis sa douloureuse découverte de l'antisémitisme stalinien, il reste profondément blessé par ce qu'il considère une trahison de ses idéaux communistes et ne veut plus entretenir le moindre contact avec le Parti communiste. Attitude à moitié contredite par la persistance de ses liens amicaux avec ses camarades de la MOI.

3) Le souvenir obsédant des résistants juifs des FTP-MOI

Pierre Goldman grandit dans le souvenir de la résistance héroïque de ses parents et de tous les combattants juifs de l'ombre. Son identité se fonde essentiellement sur l'exaltation mythique des résistants juifs. Outre son père, la figure du Juif par excellence est incarnée par Marcel Rayman. Ce dernier a appartenu au 2^e détachement, dit groupe FTP-MOI Manouchian (du nom de son dirigeant), ayant mené de nombreuses attaques armées contre les Allemands à Paris. En novembre 1943, ce détachement de la MOI est décimé suite à une vague d'arrestations massives effectuées par la police française. Après un simulacre de procès, 23 d'entre eux, dont une femme, Olga Bancic, sont condamnés à mort. Les 22 hommes sont fusillés et Olga Bancic est déportée en Allemagne où elle sera décapitée. Afin de discréditer la résistance armée des détachements FTP-MOI, les Allemands placardent sur tous les murs de Paris la célèbre « Affiche rouge » sur laquelle les 22 combattants sont présentés comme de vulgaires criminels étrangers commettant des actes terroristes contre des victimes françaises innocentes. Cette assimilation de la résistance armée à un complot fomenté par des « terroristes » juifs et étrangers est censée détourner sur ces derniers le mécontentement que la population française manifeste depuis l'instauration du Service du travail obligatoire (STO) en Allemagne pour les hommes. Cette affiche rouge aura un effet contraire que les Allemands n'ont pas prévu : immortaliser les combattants FTP-MOI. Marcel Rayman, l'un des 22 fusillés de l'Affiche rouge, a déclaré au cours de son procès : « *Quand j'ai tué, je me considérais comme un*

⁴ Cité dans Michaël Prazan, *op. cit.*, p.35.

soldat de l'armée française se battant contre l'armée d'occupation. En tant que Juif, je ne voyais pas d'autre issue que de prendre les armes contre vous ». Il a 20 ans lorsqu'il est exécuté. Si l'exécution de Marcel Rayman et de ses 22 camarades le 21 février 1944 entre dans la légende, c'est bien sûr parce qu'Aragon s'en inspire pour écrire un poème que Léon Ferré chantera pour la première fois lors de l'inauguration de la rue du Groupe Manouchian dans le XX^e arrondissement de Paris en 1955.

L'Affiche rouge

*Vous n'avez réclamé ni gloire ni les larmes
Ni l'orgue ni la prière aux agonisants
Onze ans déjà que cela passe vite onze ans
Vous vous étiez servis simplement de vos armes
La mort n'éblouit pas les yeux des Partisans*

*Vous aviez vos portraits sur les murs de nos villes
Noirs de barbe et de nuit hirsutes menaçants
L'affiche qui semblait une tache de sang
Parce qu'à prononcer vos noms sont difficiles
Y cherchait un effet de peur sur les passants*

*Nul ne semblait vous voir Français de préférence
Les gens allaient sans yeux pour vous le jour durant
Mais à l'heure du couvre-feu des doigts errants
Avaient écrit sous vos photos MORTS POUR LA France*

*Et les mornes matins en étaient différents
Tout avait la couleur uniforme du givre
A la fin février pour vos derniers moments
Et c'est alors que l'un de vous dit calmement
Bonheur à tous Bonheur à ceux qui vont survivre
Je meurs sans haine en moi pour le peuple allemand*

*Adieu la peine et le plaisir Adieu les roses
Adieu la vie adieu la lumière et le vent
Marie-toi sois heureuse et pense à moi souvent
Toi qui vas demeurer dans la beauté des choses
Quand tout sera fini plus tard en Erevan*

*Un grand soleil d'hiver éclaire la colline
Que la nature est belle et que le cœur me fend
La justice viendra sur nos pas triomphants
Ma Mélinée ô mon amour mon orpheline
Et je te dis de vivre et d'avoir un enfant*

Ils étaient vingt et trois quand les fusils fleurirent

*Vingt et trois qui donnaient le cœur avant le temps
Vingt et trois étrangers et nos frères pourtant
Vingt et trois amoureux de vivre à en mourir
Vingt et trois qui criaient la France en s'abattant*

Les Juifs communistes ayant grossi les rangs des FTP-MOI et des mouvements non spécifiquement juifs de la Résistance ne sont pas nombreux. Ils vont pourtant jouer considérable dans l'imaginaire juif d'après-guerre, un rôle qui va entraîner de nombreux jeunes Juifs à suivre l'exemple de leurs glorieux aînés en adhérant au Parti communiste qui revendique fièrement le titre de « parti des 75.000 fusillés ». Dans la mémoire de ceux qui ont survécu à la Shoah, ainsi que dans celle de leurs enfants, le Parti communiste c'est d'abord une micro-société protectrice et un cocon. Pour Annie Kriegel, ancienne militante du Parti communiste français et historienne réputée, le Parti communiste constitue « *une patrie souterraine, flottant quelque part entre les limbes et catacombes, mais vivante et tout animée de la certitude de lendemains enchanteurs* »⁵. Mais ce parti devient surtout un grand producteur d'images mythiques, de légendes refondatrices, qui tendent à reconstruire une identité juive héroïque et positive, face aux stéréotypes antisémites du Juif faible et persécuté. L'insurrection du Ghetto de Varsovie d'avril 1943 et l'Affiche rouge contribuent à reformuler une identité juive dynamique et combative face à la passivité des Juifs qui « se sont laissés emmenés à l'abattoir comme des moutons ». Dans cette mémoire mythifiée que se construisent les rescapés juifs communistes et leurs enfants, le Parti communiste est à peu près le seul et le premier à avoir résisté clairement contre l'occupant nazi et ses auxiliaires de Vichy et des milieux collaborationnistes de Paris.

Pour Pierre Goldman et ses contemporains juifs, cette histoire continuera de jouer un rôle déterminant pendant de nombreuses années, voire toute leur vie. « *Fils ou filles ou de militants, de déportés, de fusillés... L'étoile jaune des parents, l'album mémorial de Serge Klarsfeld, les dernières photos, tout cet inventaire du désastre est entassé là, dans un tiroir ; on le montre au visiteur indiscret, on verse quelques larmes... Pour les autres, même si leur famille n'a rien vécu de ce passé, le souvenir de la tragédie a plus d'une fois déclenché la réflexion, l'engagement, l'acharnement à militer : il faut se tenir à la hauteur de ces héros d'adoption, de ces fantômes de l'Histoire que l'on se plaît à revivre* »⁶. Entre répétition du passé et invention d'un avenir, la jeunesse juive de gauche ou d'extrême gauche croit choisir la bonne voie, celle qui fera d'elle des Français comme les autres, mais tellement plus lucides et plus courageux, pensent-ils.

Pierre Goldman est juif. Il subit sans conteste l'attraction du mouvement communiste. Si les uns adhèrent sans songer un instant à leur judéité, il suivra un chemin plus obscur, plus lié à des raisons identitaires même si le marxisme et les mouvements d'extrême gauche n'aiment guère ce genre de raisons. En dehors de

⁵ Annie Kriegel, *Ce que j'ai cru comprendre*, Paris, Robert Laffont, 1991, p.195.

⁶ Jacques Frémontier, *op. cit.*, p.27

l'adhésion de classe, il n'y a aucun salut. Le reste ne relève que d'une mauvaise lecture petite-bourgeoise. Il n'empêche, l'adhésion spécifiquement juive existe bel et bien. Le culte des héros des FTP-MOI en constitue l'épine dorsale. Toutefois, cette mémoire communiste spécifiquement juive ne doit rien à l'activisme du Parti communiste. Loin de là. Ce parti ne s'est guère démené pour l'entretenir. Au sortir de la guerre, le Parti communiste doit se présenter comme une formation patriote, voire cocardière. Les héros doivent être de bons Français du terroir et non pas une « bande de métèques » aux noms imprononçables. Ainsi, le seul nom qui émerge de l'Affiche rouge, c'est celui de Missak Manouchian, un des rares non-Juifs du 2^e détachement. Si les banlieues rouges de la région parisienne multiplient les rues Jean-Pierre Timbaud, Colonel Fabien, Gabriel Péri, combien célébreront le souvenir de Marcel Rayman, de Thomas Elek ou d'autres combattants juifs des FTP-MOI ? Et pourtant, toute une génération de Juifs nés pendant la guerre comme Pierre Goldman, ou après celle-ci, brûlent d'envie d'imiter l'exemple glorieux de ces combattants juifs. A cet égard, les mouvements de jeunesse et les colonies de vacances structurés autour du mouvement communiste juif entretiennent cette mémoire. Le Parti communiste, pendant longtemps, n'hésite pas à cultiver la singularité juive au sein de son mouvement même si paradoxalement il fustige tout particularisme jugé petit-bourgeois : les associations juives d'anciens résistants communistes, les maisons d'enfants et les colonies, la presse communiste en yiddish (Naye Presse), et les associations culturelles entretiennent la flamme d'une identité juive laïque. Le témoignage d'un ancien des colonies de l'Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide (UJRE) nous restitue parfaitement ce qui traverse l'esprit de cette jeunesse juive née après-guerre : « *En tous les cas, la notion d'héroïsme est déjà très présente. Et en colo, rue de Paradis, les gosses, il y a sans cesse : 'Si on était torturé, est-ce qu'on parlerait ?' Alors, quand on a treize ans ou quatorze ans ! Je trouve cela totalement effrayant avec le recul... Et à l'époque, quand on me demande ce que je veux faire comme métier, un truc qui revient sans cesse, c'est correspondant de guerre. Pour nombre d'entre nous, il y a l'obsession d'être aussi héroïque que ses parents, ou que les membres de sa famille, ou que les adultes de l'entourage* »⁷.

Comment se montrer digne de ces héros juifs dont il rêve d'égaliser les exploits ? Telle est la question qui hante Pierre Goldman jusqu'à sa mort en 1979. Dans une lettre adressée à Vladimir Rabi, magistrat et ancien résistant, lorsqu'il est enfermé à la prison de Fresnes en 1974, il exprime très justement ce qui le hante depuis des années : « *J'aurais voulu vivre le temps du groupe Manouchian et de Rayman. C'est pourquoi j'ai tenté de revivre les mêmes circonstances historiques. (...) C'est cela la clé de ma névrose, de n'avoir pas vécu cette époque* ». C'est par cette névrose que Pierre Goldman rejoint, à sa façon, cette génération et son pitoyable « désir d'histoire », qu'il fustige par ailleurs. Être à la hauteur du malheur juif séculaire, être digne de l'héroïque Résistance de ses parents et de leurs pairs alors que la tempête est passée, bref, être né trop tard dans un monde presque paisible, voilà ce qui tourmente Pierre Goldman comme ces soixante-huitards qui jouent à la guerre en criant « CRS-SS ». Une névrose qui est peut-être, dans la

⁷ Jacques Frémontier, *op. cit.*, 223.

seconde moitié du XXe siècle, la chose la mieux partagée. Car la génération de Goldman fantasme sur ses aînés exactement comme la génération suivante, celle de l'antiracisme des années 80 qui fantasmera sur elle.

4) Les années de formation à l'Union des Etudiants communistes (UEC)

Lorsque Pierre Goldman s'inscrit à la Sorbonne en Philosophie, il prend soin de ne pas suivre les cours. Il a rompu avec ses parents et fréquente assidument les Jeunesses communistes. Il a besoin de se lancer dans l'action. En ce début des années 60, la jeunesse de gauche réclame l'indépendance de l'Algérie. Comme toujours au Parti communiste, un combat chasse l'autre et balaie les doutes qui ont pu naître de la précédente bataille. Militer contre les guerres coloniales, voilà de quoi oublier bien vite les mauvais relents qui viennent de l'Est. De nombreuses manifestations sont organisées et des affrontements violents éclatent fréquemment avec les étudiants d'extrême droite. L'UEC (Union des étudiants communistes), à laquelle appartient Goldman, ne suit pas la ligne du parti communiste auquel elle reproche son engagement très stalinien et son culte de la personnalité. Lorsqu'il dirige le service d'ordre de l'UEC, Pierre Goldman se distingue par son sa volonté d'en découdre avec l'extrême droite. Lors des congrès houleux où de nombreux étudiants communistes expriment ouvertement leur hostilité à la ligne stalinienne du Parti, Pierre Goldman n'hésite pas à monter à la tribune pour préciser les raisons qui l'ont conduit à militer à l'UEC. « *Il dit qu'il est entré à l'UEC en souvenir de la MOI, et parce que des militants révolutionnaires inscrits au Parti communistes français, qui n'étaient en rien responsables de l'infamie des dirigeants, mais qui se sentaient comptables de la tradition révolutionnaire française et de l'honneur du peuple français, avaient refusé de plier et s'étaient soulevés contre l'occupant nazi et avaient engagé avec la MOI, la lutte armée en vue de la libération et de l'insurrection* »⁸. Sans être tenu par une discipline quelconque de parti, comme tous ceux qui se révoltent contre l'exploitation et l'oppression pour plus de liberté et plus de justice, il milite au sein de l'UEC. Il y reste aussi longtemps que cela lui semble nécessaire pour son combat en faveur de l'émancipation des hommes.

Bien que son identité juive occupe un espace important dans son imaginaire politique et idéologique, Pierre Goldman découvre un immense bain d'intégration au sein de l'UEC et de ces mouvements de jeunesse communiste, comme des milliers de jeunes juifs et non-juifs d'ailleurs. Il appartient à la jeunesse mondiale, il participe au plus grand mouvement d'émancipation collective que l'Histoire n'ait jamais connu, il se fond dans cette masse exaltante pour devenir un soldat d'une révolution qui se prépare. Ce sentiment d'appartenance à un vaste mouvement qui se déploiera comme un rouleau compresseur est évidemment renforcé par des rites de passage et des cérémonies d'initiation dignes d'une religion. Les jeunes militants sont sélectionnés pour participer à des congrès pour y représenter leur mouvement. On les envoie également dans tous ces festivals de la jeunesse qui se

⁸ Jean-Paul Dollé, *Vies et légendes de Pierre Goldman*, Paris, Grasset, 1997, p.87.

tiennent bien souvent dans les capitales des pays socialistes. Ils y vivent pendant plusieurs semaines au milieu de jeunes du monde entier qui partagent son enthousiasme révolutionnaire. Berlin, Bucarest, Prague, Budapest... La structure est toujours identique. Avec tous les copains, on se dévoue pour représenter dignement le Parti et la France et une fois sur place, de nombreuses aventures qui n'étaient pas inscrites au programme se produisent : les amitiés, les amours mais aussi la découverte de la dure réalité des pays communistes ainsi que la langue de bois censée masquer de nombreux mensonges. Pierre Goldman ne se sent plus rien en commun avec ces fossoyeurs de l'idéal communiste. Car c'est bien eu nom de celui-ci qu'il entend poursuivre son combat. Mais à nouveau, le souvenir écrasant des combattants FTP-MOI l'obsède. En pleine euphorie des années soixante, ce qui compte pour lui, c'est l'antifascisme. Comme si la guerre n'était pas finie. C'est la raison pour laquelle il prend la direction du service d'ordre de l'UEC tant à cœur et très au sérieux. Il veut en faire une organisation antifasciste et recruter des militants bien au-delà des seuls étudiants communistes. *« Pierre Goldman, c'est l'antifascisme. Pour tous, et plus particulièrement encore pour les étudiants juifs, enfants de rescapés et de survivants, et pour les nervis d'Occident, qui connaissent sa compétence pour avoir été maintes fois rossés et mises en fuite. Son statut de chef vde service du service d'ordre est devenu, si ce n'est une profession, une voie vers l'aristocratie des révolutionnaires professionnels à laquelle il aspire. Aussi, s'efforce-t-il d'accroître sa qualification 'technique' et de parfaire son initiation 'militaire', qu'il conçoit non pas comme un apprentissage aux métiers des armes et encore moins une école du commandement mais comme une obligation pour un antifasciste philosophe »*⁹.

A chaque instant, Pierre Goldman est poursuivi par les fantômes des combattants de la Résistance juive communiste. Lors de la manifestation du 8 février 1962 dénonçant les agissements de l'OAS et la guerre d'Algérie, 8 manifestants seront tués par la police du Préfet Maurice Papon à la station de métro Charonne. Suite à cette répression policière sanglante, certains membres de l'UEC regrettaient que les militants ne fussent pas armés face aux policiers. Goldman en faisait partie. Lors de cette réunion, il confia à Guy Konopnicki, écrivain et ancien militant communiste, sa détermination à recourir à la force : *« On n'est plus des petits Juifs de ghetto qui ne savent pas se battre. On doit être fort comme nos pères l'ont été pendant la guerre »*. Konopnicki, dont le père a également combattu dans les rangs des FTP-MOI, insiste sur une chose importante : Goldman ne tenait pas ce discours sur la résistance juive en public, il ne le tenait qu'avec les étudiants qu'il connaissait.

Ils sont ainsi des milliers de jeunes Juifs d'extrême gauche à se nourrir des souvenirs épiques, à fantasmer leur adhésion comme une façon d'imiter des héros, de reprendre le même combat. Les nouvelles mouvances du gauchisme français, du trotskysme au maoïsme en passant par les anarchistes, flattent davantage la nostalgie de l'héroïsme que le très stalinien Parti communiste français. A défaut que l'Histoire leur fournisse une occasion de glorieux sacrifices,

⁹ Jean-Paul Dollé, *op. cit.*, pp.138-139.

ils doivent se contenter de combats par procuration. Pour Pierre Goldman, cette situation est inacceptable et invivable. Il ne peut se contenter de jouer un rôle sur le mode théâtral. Il n'est pas question d'entrer dans un personnage de fiction et de reconstituer ses exploits sur le mode métaphorique. Il doit combattre l'ennemi fasciste de la même manière que son père ou tous les autres combattants des FTP-MOI : les armes à la main.

Cette obsession atteint son paroxysme en décembre 1964 le jour où les cendres de Jean Moulin sont inhumées au Panthéon. Alors qu'il traîne dans les locaux de l'Union nationale des Etudiants de France (UNEF) situés Rue Soufflot, à une portée de voix des orateurs installés à la tribune qui domine l'esplanade du Panthéon, Pierre Goldman écoute religieusement le discours plein d'emphase d'André Malraux. Ses camarades ont plutôt tendance à se moquer de cette cérémonie gaulliste et de tous ces discours ampoulés. Pierre Goldman n'entend pas les railleries à son sujet tellement il est emporté par la voix monocorde et hachée du ministre de la culture du Général de Gaulle. A l'évocation du souvenir de l'armée des ombres, Pierre Goldman supporte de moins en moins le vide dans lequel il se considère. Ses prestations de chef du service d'ordre de l'UEC ne peuvent plus compenser sa douleur lancinante de ne pas avoir combattu les nazis comme son père. N'être que le descendant d'un combattant de la liberté le désespère.

5) Che Guevara et la révolution sous les tropiques

La France est trop petite pour Pierre Goldman, lui le révolutionnaire internationaliste. Comme nombre de jeunes gens de gauche, c'est Che Guevara qui le fait rêver. Cuba devient la nouvelle promesse : Fidel Castro et Che Guevara incarnent le nouvel héroïsme fait de décontraction et d'intrépidité. Leur épopée fait la une des magazines. L'exotisme et le magnétisme des guérilleros cubains séduisent photographes et journalistes. Mais pour les jeunes gauchistes comme Goldman, affamés d'histoire et étouffés par le vieux monde, la révolution cubaine devient un impératif catégorique auquel leur devoir de révolution doit se hausser. Bref, pour ces jeunes gauchistes du quartier latin, Cuba représente dans ce siècle, après Octobre 1917 trahi par Staline, la défaite des Républicains espagnols, l'oubli de la résistance antifasciste, l'honneur du monde. Goldman est particulièrement sensible à la figure du Che, image sublimée de ce qu'il aspire à devenir : l'internationaliste, le résistant sans patrie, la révolution en acte. Certains de ses camarades de l'UEC ont très bien décrit l'attraction que ce personnage charismatique peut exercer sur les jeunes : « *Le Che ressemble à un intellectuel sportif, voire un clergyman, la barbe en moins, un de ces curés qui évangélisent les jeunes durs-à-cuire dans les films hollywoodiens. Il y a de l'apôtre et de l'ascète chez lui. Austère et serein, c'est la bonne posture pour un révolutionnaire victorieux. Toujours en guerre, mais sans pathos, dans la retenue* »¹⁰.

Pierre Goldman a enfin trouvé son représentant authentique du projet révolutionnaire idéal. Bien sûr, il s'enthousiasme aussi pour la Fête cubaine, ce

¹⁰ Jean-Paul Dollé, *op. cit.*, p.121.

socialisme tropical où la musique, la danse, l'alcool et les filles sont toujours présents. Pierre Goldman aime passionnément la musique des Caraïbes, d'Amérique latine, le flamenco, le bouzouki grec, les chants russes. Danses, rythmes, autant de mélodies, ces appels à se toucher et à s'étreindre, l'entraînent dans la transe où peut s'abolir la différence entre sa singularité et son désir de fusion dans l'universel. Ces sons et ces danses venus de plus loin dans la mémoire des peuples et des communautés en marge s'accordent avec son mouvement perpétuel et à son horreur de toute frontière. Boire, rire, avec des compagnons de combat, mais pas vautrés comme les buveurs de bière nazis. Jean-Paul Dollé n'hésite pas à comparer le désir dionysiaque de Goldman à celui de Zorba le Grec : « *Sauter, tourner toujours plus vite, dans la farandole, seul dans le groupe, rattaché par l'extrémité des doigts à d'autres doigts, lançant de plus en plus loin les petits verres de raki qui mettent le feu au corps. Tendus à l'extrême, pousser au paroxysme la fatigue et tomber droit dans le néant, voilà ce qui doit se vivre dans la fête* »¹¹.

Toujours en décalage, davantage attiré par la musique des Caraïbes, le rhum et la langue espagnole, cet autodidacte brillant mais brouillon, vivant aux crochets de ses amis, s'embarque pour Cuba et le Venezuela où il pourra enfin sacrifier sa vie pour de grands idéaux, comme le fit son père. Pierre Goldman a d'ailleurs eu l'occasion de le rappeler à plusieurs reprises, son départ pour le Venezuela s'explique par sa judéité : « *Mon devoir personnel était de porter une présence juive dans les endroits où les gens luttèrent et mourraient pour la liberté. C'est ma manière personnelle d'assumer ma responsabilité du peuple juif* »¹². Pierre Goldman ne cesse de se prévaloir de l'esprit même des combattants juifs communistes. Ils ont participé à la lutte nationale contre les nazis sans jamais oublier que leur lutte prenait une dimension qui dépassait le cadre national et concernait la question de l'humanité en tant que telle. De la même manière, Pierre Goldman considère la lutte des peuples algérien et cubain comme un maillon important de la lutte universelle de tous les peuples pour la venue du règne de l'humanité. C'est donc au nom de cette judéité héroïque que Pierre Goldman se singularise comme juif.

Curieusement, il est profondément marqué par la lecture des *Damnés de la terre* de Frantz Fanon. Goldman, lui le Juif polonais né par hasard en France, survivant d'un peuple exterminé, ressent une fraternité pour le petit-fils d'esclave. Comme Frantz Fanon, Goldman pense que seule la violence peut *désintoxiquer* le colonisé, l'opprimé, et par la même le libérer. Il fréquente alors les différents cercles d'étudiants antillais de Paris. On dit même qu'il rêve de devenir noir même s'il sait pertinemment que cet acte est impossible. La volonté de devenir autre chose qu'un Juif européen l'obsède. Il doit malgré tout accepter la réalité : il n'est pas noir, il n'est pas un colonisé même s'il se sent complètement marginalisé par rapport aux Français. Cette impossibilité ontologique devient alors une source de souffrance intolérable. Comme cette transformation est impossible à réaliser, il va

¹¹ *Ibid.*, p.121.

¹² Pierre Goldman, *Souvenirs obscurs d'un juif polonais né en France*, Paris, Seuil, 1975, p.82.

projeter tous ses fantasmes sur les Antillais qui lui renvoient cette image. L'enfant rescapé de la barbarie nazie, partage totalement la rage anticolonialiste des Antillais. Il considère que ses souffrances et ses blessures sont identiques à celles des antillais. Si Pierre Goldman veut combattre en Amérique latine ou rejoindre les guérilleros cubains, s'il veut devenir, c'est qu'il sait d'où il vient : Juif polonais né en France par hasard. Né d'une mère juive polonaise ayant fui la Pologne dans les années 30 parce que la tradition religieuse de son père rabbin lui était insupportable. Elle revient en Pologne en 1947 pour subir ensuite une autre loi, tout aussi insupportable, la loi communiste qui l'opprime mais que pourtant elle sert. Goldman veut comprendre cette énigme et rend visite à sa mère en Pologne. Il expliquera qu'il ne sera lui-même qu'en retrouvant sa mère en se promenant dans les rues de Varsovie et en apprenant la geste héroïque des combattants du ghetto en avril 1943. Mais c'est en rejoignant l'autre partie de son rêve, là-bas dans les Caraïbes que son corps trouvera sa pleine intégrité et qu'il pourra devenir ce Juif noir, combattant et guérillero.

6) Le rapport complexe à Israël

Comme tous les autres Juifs qui fréquentent les milieux gauchistes des années soixante, Pierre Goldman participe donc à tous les combats militants. Rien ne les distingue alors des gauchistes non-Juifs. Ils connaissent les mêmes enthousiasmes, les mêmes déceptions et peut-être les mêmes ruptures. Ce qui les distingue en revanche de leurs camarades non-Juifs est intrinsèquement lié à leur rapport avec Israël. Depuis longtemps, communisme et sionisme sont en concurrence au sein du monde juif. Fondamentalement opposées quant à la solution à apporter à la « question juive », ces deux idéologies modernes présentent malgré tout de nombreuses similitudes. L'ambition de créer un homme (juif) nouveau débarrassé du poids des traditions religieuses archaïques et émancipé de toute servitude ainsi que la volonté de bâtir une société nouvelle et plus juste figurent au cœur des deux projets. Ils divergent radicalement lorsqu'il s'agit de passer du verbe au geste. Pour l'orthodoxie marxiste, le salut des Juifs ne se réalisera que dans une société sans classe où tout particularisme disparaîtra et toute forme de discrimination sera éliminée. Pour le sionisme, l'émancipation complète des juifs ne peut être accomplie que par la création d'un Etat-nation pour le peuple juif sur la terre de ses ancêtres, c'est-à-dire en terre d'Israël. Des deux côtés, des synthèses originales sont tentées. Des penseurs sionistes élaborent des théories comprenant des éléments de marxisme et des mouvements de la gauche et l'extrême gauche sioniste se lancent dans des expériences socialistes originales. De la même manière, certaines tendances socialistes juives s'efforcent d'insérer dans leur programme des éléments prenant en considération les particularités du peuple juif. Ce fut le cas du Bund, l'Union générale des travailleurs juifs de Pologne, de Lituanie et de Russie. Ce mouvement, à la fois parti politique et syndicat, revendique l'autonomie culturelle pour les Juifs tout en faisant partie du mouvement ouvrier. Il ne fait que reprendre à son compte les théories austro-marxistes permettant aux minorités d'exprimer leurs spécificités. Et que penser de l'Oblast du Birobidjan en URSS, la région autonome des Juifs

créée de toute pièce sous Staline en Sibérie orientale le long du fleuve Amour ? Une forme de territorialisme juif conçu pour concurrencer le sionisme.

Depuis la création de l'Etat d'Israël et le processus de décolonisation des années soixante, cet Etat et devient dans la propagande soviétique et communiste un avant-poste de l'impérialisme américain au Proche-Orient. Ou encore suivant la formule consacrée de la vulgate marxiste de l'époque : le porte-avions de l'impérialisme. Toute la sympathie suscitée par le mouvement des kibboutz, où l'on s'efforce de bâtir une société socialiste en respectant la liberté des individus, disparaît avec la guerre des Six-Jours en juin 1967. Israël devient l'agresseur impérialiste du peuple palestinien qu'il occupe et qu'il opprime. La jeunesse gauchiste occidentale prend fait et cause pour la cause palestinienne. Que deviennent alors les militants juifs dans cette situation ? La question mérite d'être posée même s'ils ont depuis longtemps fait le choix de ne pas grossir les rangs des mouvements sionistes et qu'ils n'ont jamais ménagé leur peine pour les critiquer virulemment. 1967, c'est autre chose, une autre perspective. En effet, même les militants les plus durs, les plus dogmatiques, avouent sans peine qu'ils ont tremblé pour Israël qu'ils voyaient menacé de destruction par les Etats arabes. Ce sentiment n'est certes pas toujours exprimé ouvertement et publiquement à l'époque mais il est bien réel. Comme le rappelle simplement un ancien militant du Parti communiste « *En 1967, j'avais été ébranlé et je n'ai pas suivi le PC dans sa condamnation de l'intervention israélienne, ce qu'on appellera l'agression israélienne'... Je n'ai pas suivi, parce que je n'y arrivais pas, ce n'était pas possible*¹³ ».

Lorsqu'il est question d'Israël, Pierre Goldman, le révolutionnaire internationaliste ne craint pas les contradictions. La cause palestinienne, qu'il comprend, constitue une opposition inconciliable avec ses amis gauchistes. Il se refuse de renoncer au soutien à Israël, ce pays où des survivants de la Shoah se battent en hommes libres. Alors que l'annonce de la victoire israélienne suscite la condamnation de toute l'extrême gauche française, des manifestations de joie se forment spontanément dans les rues de Paris pour fêter cette victoire. Pierre Goldman y participe et il y retrouve des militants d'extrême gauche, qui, comme lui, en cachette de leurs organisations respectives, viennent fêter la résurrection de l'honneur juif et la vaillance d'Israël. En ces jours d'angoisse intense pendant lesquels les Israéliens et les Juifs de diaspora ont tremblé face à la menace d'extermination, Goldman a pris conscience de l'irréductibilité de son être juif qui l'ancre à la communauté de ses semblables, quand c'est à leur existence qu'on en veut. Pourtant, s'il se passionne pour Israël, il fait toutefois preuve d'indifférence à l'égard du sionisme. Il ne peut en effet se défaire de l'image du Juif paria luttant pour l'avènement d'une société plus juste.

¹³ Jacques Frémontier, *op. cit.*, p.280.

7) De la guérilla vénézuélienne aux braquages parisiens

Après une première tentative pitoyable et avortée de se rendre à Cuba, Pierre Goldman renoue avec son père en 1967. Ce dernier lui arrache la promesse de remplir ses obligations militaires. Il promet mais il fuit à l'étranger le jour de son incorporation chez les parachutistes. Pierre Goldman oscille donc entre la course improbable après un passé qui le hante et un départ vers le Nouveau Monde, qui signerait définitivement la rupture avec la barbarie européenne des années sombres. *« Cette obsession rimbaldienne du départ l'entraîne dans de curieux itinéraires. Pour rejoindre Cuba, tout se passe comme s'il devait emprunter deux trajets géographiques qui correspondent à deux lignes de son imaginaire. La ligne Prague-Varsovie, c'est-à-dire le retour vers le pays natal, le lieu du ressourcement maternel mais aussi le lieu du sacré, le ghetto où s'accomplit l'acte fondateur du soulèvement antinazi, duquel procède toute légitimité révolutionnaire. L'autre ligne, la ligne aventureuse, c'est la ligne mythologique maritime, celle des ports aux putes, des cargos interlopes ; la traversée de l'Atlantique à partir d'Amsterdam, le passage dans les mers chaudes, avec arrêts dans les bordels de la Nouvelle-Orléans et escale forcée dans les prisons du Sud profond des Etats-Unis où suintent des corps déformés par la bière et la haine raciste. C'est la ligne Conrad, la grande ligne de fuite du roman américain des années 30 et du blues, de la dépression et la road movie ; des clochards célestes et des beatniks qui influencent la jeunesse rebelle des Etats-Unis et d'Europe occidentales »*¹⁴.

Après avoir erré en France et en Europe, il embarque sur un cargo est-allemand à destination de Cuba. Il arrive à La Havane le jour où l'on apprend la mort de Che Guevara. Il y découvre enfin les Caraïbes et ce qu'il y recherche depuis longtemps : la révolution, la musique, le métissage, la sensualité le rhum et un certain art de vivre qu'il affectionne. *« A Cuba, Goldman fait la fête. Il s'immerge dans la rumba, dans la lascivité tropicale tout en rythmes, en saveurs. Il se lie avec des militants guadeloupéens, africains, auxquels, dans la ferveur du moment et la chaleur du rhum, il promet son aide. Ensemble, ils déambulent dans La Havane en liesse, la Mecque des révolutionnaires qui se rient des frontières »*¹⁵.

Il parvient enfin à intégrer un groupe de révolutionnaires vénézuéliens qui entendent créer une guérilla marxiste dans leur pays. Avant de passer à l'action, il lui est recommandé de retourner en France. Il regagne Paris dans la clandestinité en raison de son insoumission au service militaire. Il y débarque en plein mai 68 qu'il suivra de loin. Bien que tous ses amis gauchistes y participent activement, il n'éprouve que mépris pour ces journées de mai. Il estime que la révolution se fait les armes à la main. Ce qu'il voit n'est qu'une bouffée de romantisme adolescent qui ne débouche sur rien. C'est en Amérique latine que se joue la partie, pas sur le boulevard Saint-Michel. Si l'aspect juif n'est pas prépondérant en Mai 68, on peut noter qu'il prend une importance certaine. Comme le fait remarquer André Senik,

¹⁴ Jean-Paul Dollé, *op. cit.*, p.148.

¹⁵ Hervé Hamon et Patrick Rotman, *Génération. 1. Les années de rêve*, Paris, Points actuels, 1990, p.375.

enseignant dans un lycée en 1968, « *ça va faire plaisir à l'extrême-droite, tous ces Juifs qui ont mis la merde dans la France si saine et bien rangée. Les Juifs ont introduit la valeur de contestation dans cette société. Même les chansons révolutionnaires qu'on chantait, les communistes français ne les connaissaient pas. Nous les avons apprises dans les mouvements juifs* »¹⁶. Cela ne change absolument rien à l'indifférence que Pierre Goldman affiche à l'égard des événements de mai 68.

Une fois les fumeroles de mai 68 dissipées, il repart au Venezuela où il retrouve la guérilla. Il y reste plusieurs mois qu'il passe principalement dans les montagnes. Le groupe auquel il est affecté passe son temps à fuir les forces de l'ordre qui les traquent. Goldman supporte mal cette vie précaire faite de longues marches dans une nature hostile. Au bout de cinq mois de pérégrinations dans la montagne, sans avoir engagé le moindre combat, le groupe de guérilleros se pose des questions sur la pertinence de sa stratégie. Il rejoint alors la ville de Puerto La Cruz. Le groupe se ressoude autour de nouveaux objectifs. Les armes sont en quantité suffisantes mais il l'argent manque. Il organise alors un hold-up d'une banque auquel Pierre Goldman participe. Mais peu à peu, il s'écarte du groupe et décide de regagner Paris en septembre 1969. Rien n'est réglé. Il a 25 ans et il a perdu une partie de ses illusions. Vivre en héros est difficile, surtout quand cela ne mène à rien.

Sa vie va basculer. Démuni, clandestin, le révolutionnaire raté et déçu devient gangster. En l'espace de quelques mois, Pierre Goldman commet des hold-up à mains armées : une pharmacie, une fabrique de couture et un receveur-payeur des allocations familiales. L'argent qu'il vole, il le dépense aussitôt en faisant la fête et en achetant de beaux costumes. Cela ressemble à une véritable fuite en avant. Il continue de fréquenter ses amis gauchistes qui ignorent tout de ses activités criminelles. Il est finalement arrêté en avril 1970 suite au double meurtre commis lors du braquage d'une pharmacie du boulevard Richard Lenoir à Paris. Il clame son innocence. L'affaire Goldman peut commencer.

8) Souvenirs obscurs d'un Juif polonais né en France

Pendant son premier procès en décembre 1974, c'est la personnalité même de Goldman qui retient l'attention : le rebelle, l'insoumis, le révolutionnaire devenu gangster effraye le Français moyen qui se vengera en le condamnant à la réclusion à perpétuité. C'est mai 1968 et le gauchisme qu'on juge à travers Goldman. Ainsi débute le double malentendu, malentendu entre Goldman et ses juges, et surtout entre lui et ses amis. Il veut qu'on le juge sur ce qu'il a fait. Pour des raisons opposées, accusateurs et défenseurs se braquent sur ce qu'il incarne, chacun popularisant de lui une image totalement inversée. Il y a comme un retour de mai 68. Goldman n'est pas un enfant de mai 68 et n'a pas vraiment compris cet étrange événement qui ne correspond pas à ses catégories de pensée. Il s'est avant tout forgé dans le combat antifasciste où il est plus question de racisme et

¹⁶ Fidel Di Paz, Le temps du pied-de-nez, *Regards*, n°207, 1988, p.12.

d'antisémitisme que de jouir sans entrave. Par ailleurs, Goldman ne tient pas à devenir une icône et surtout il ne veut pas offrir des frissons de transgression à un gauchisme en pleine déliquescence.

Pour établir clairement son innocence, Pierre Goldman décide d'écrire. Il se profile en nouveau Dreyfus et rédige sa propre plaidoirie. Il argumente et tente de démonter toutes les contradictions et les incohérences de l'accusation. Mais l'essentiel ne se situe pas là. La publication de *Souvenirs obscurs d'un Juif polonais né en France*, qu'il rédige en prison dans les jours qui suivent son premier procès, n'est pas étrangère à la sympathie qu'il suscite auprès du monde médiatique et intellectuel ainsi qu'à la fascination qu'il exerce encore aujourd'hui. On ouvre ainsi les *Souvenirs obscurs* en croyant découvrir la confession d'un témoin de son temps, et c'est à l'œuvre d'un écrivain que l'on accède. À un texte foisonnant, brillant, d'une intelligence supérieure, d'une absolue radicalité, à la fois prévisible et étonnamment riche ; un texte qu'on parcourt avec admiration, avec fascination, avec agacement, dans lequel on est emporté presque à son corps défendant et dont on sort troublé, persuadé comme malgré soi. Goldman a les accents tantôt d'un poète, tantôt d'un pamphlétaire. Dans ce livre, où il s'efforce d'établir son innocence dans l'affaire du boulevard Richard Lenoir, Pierre Goldman revient longuement sur l'univers culturel et historique dont il est issu. A cet égard, ce livre bouleversant est un véritable coup de poing. C'est bien sûr autour de la question juive que les *Souvenirs obscurs* en font tressaillir plus d'un. Sans surprise, il réaffirme sa volonté obsessionnelle de marcher dans les pas des résistants juifs communistes et donne par la même occasion la clé de toute sa névrose : « *J'avais rêvé de connaître le feu d'actions exceptionnelles et d'y fournir la preuve que j'étais digne des héros qui appartenaient à la sombre mémoire recueillie de ma mère, de mon père* »¹⁷. Pour la première fois, un jeune homme, en prison de surcroît, revendique pleinement sa judéité en témoignant du combat mené par ses parents pour échapper au sort que les nazis réservaient à leur peuple pendant la guerre : « *Dans mon berceau, il y avait des tracts et des armes qu'on y dissimulait. Peu après ma naissance, ma mère fut appelée à Grenoble pour y remplacer un responsable que les Allemands avaient fusillé. Elle m'emmena avec elle. De cette époque je n'ai pas de souvenir, mais je conserve, je le sais, la marque de ce combat et j'ai erré pour en retrouver la saveur. Si j'ai voulu être mort, si j'ai vécu dans la mort, passion viscérale, vivre un temps impossible où j'étais mort parce que je n'étais pas né, un temps où, né, je n'existais cependant pas encore tout à fait* »¹⁸.

Ce témoignage poignant est perçu comme un véritable choc pour la France des années septante qui ne faisait toujours pas de place à la mémoire juive lorsqu'elle évoquait la Seconde Guerre mondiale et les grandes heures de la résistance. Il a voulu devenir un héros par l'action révolutionnaire, il échouera complètement. C'est finalement par la plume et l'écriture qu'il entrera véritablement dans l'histoire en posant brutalement, et peut-être avant tout le monde, la question de la

¹⁷ Pierre Goldman, *op. cit.*, p.77.

¹⁸ *Ibid.*, p.31.

Résistance juive, de la singularité de la Shoah et du rôle joué par Vichy dans la déportation des Juifs de France.

9) Conclusion : le communisme comme prolongement de l'identité juive

Si de nombreux aspects de la vie et de la personnalité de Pierre Goldman peuvent paraître l'anecdotiques et dignes d'un roman de gare, il ne faut pas négliger qu'ils correspondent aux ambivalences et aux ambiguïtés de la fin des années soixante et du début des années septante. Le regard que porte Michaël Prazan sur Pierre Goldman est très éclairant à cet égard : « *Les question qu'il a soulevées, en les incarnant ou en les formulant, demeurent centrales, continuant de hanter nos débats et nos impuissances. Impuissance à se soustraire de l'Histoire, de la culture et des idéologies, afin d'y voir simplement clair. L'intégration, l'antisémitisme, le basculement de la politique à la violence sont, avec bien d'autres encore, autant de problématiques avec lesquelles la France –et le monde- d'aujourd'hui continue de se débattre. Mais la figure de Pierre Goldman dépasse, par sa vie même, ces problématiques ou la génération dans laquelle il a grandi. Cette figure est celle d'un marginal 'ontologique'. Marginal au sein de son époque, marginal dans la guérilla, marginal dans le judaïsme ou dans la délinquance, Pierre Goldman est, irréductiblement, une représentation du Juif diasporique, de ce juif du ghetto dont les murs d'enceinte subsistent dans les têtes, quand bien même ils ont été balayés par la civilisation. Sa situation est peut-être celle d'une fraction de toute minorité qui, par sentiment d'étrangeté, écrasée par le regard que porte sur elle la société, ne trouve d'autre solution que dans la violence, qu'elle soit sociale ou politique* »¹⁹.

Quand on pense aujourd'hui à Pierre Goldman, on ne peut s'empêcher de se poser la question suivante : pourquoi cet écorché vif, autodidacte, guérillero et braqueur fascine t-il encore des jeunes Juifs qui ne l'ont pas connu et qui n'appartiennent pas à sa génération? Sûrement parce qu'ils se fondent dans un creuset identique, juif polonais, et qu'ils sont assez semblables même s'ils n'ont pas sombré dans le banditisme. Pierre Goldman n'est certainement pas un guide ou un maître à penser auquel on se réfère volontiers. En revanche, il apparaît comme l'expression à la fois vivante et romanesque d'une identité complexe et incertaine. Son parcours tragique montre à quel point il est difficile d'échapper à sa propre histoire, en venant après ceux qui ont échappé au pire et qui ont légué aux générations en héritage toutes les utopies de la modernité, celles de l'art, de la culture et de la politique, que les Nazis se sont acharnés à détruire.

S'il est emblématique d'une époque mais aussi de toute une génération, ce n'est sûrement pas par les choix individuels désastreux qu'il a pu faire, mais bien par son adhésion à une idéologie universaliste et assimilationniste qui, en dépit d'une volonté clairement affichée d'atomiser, voire d'éliminer tout particularisme, deviendra une expression de son identité juive. L'adhésion au communisme

¹⁹ Michaël Prazan, *op.cit.*, p.279.

devient chez Pierre Goldman et nombreux de ses contemporains le prolongement de leur identité juive : « *Pour ceux-là, ce n'est peut-être pas tant l'identité juive qui se dissout que... l'identité communiste ! Etre communiste devient pour eux, d'une certaine façon, l'une des facettes de leur judéité* »²⁰. Cherchant à percer les clés de cette relation mystérieuse entre le communisme et les Juifs, Hannah Arendt a suggéré une conclusion identique alors que cette brillante intellectuelle juive allemande n'a jamais adhéré au marxisme ni au communisme : « *Adhérer au communisme serait une façon de redéfinir sa judéité, à un moment donné, en fonction du monde où l'on est né, c'est-à-dire de la situation dans laquelle les Juifs étaient à ce moment et en fonction des événements qui advinrent ensuite dans ce monde* »²¹.

Quelles qu'aient été les spécificités, les courants, les tendances, les chapelles que les Juifs d'extrême gauche aient rejoints, ils ont globalement adhéré à un même système de valeurs face aux grandes questions qui se sont posées à eux au regard de leur identité juive : ils ont délaissé la pratique religieuse et ils ont profondément affectés par le génocide dont ont été victimes les Juifs d'Europe. Cette tragédie et ce traumatisme ont ruiné en grande partie la certitude que l'assimilation s'impose comme la solution exclusive pour l'avenir des Juifs d'Europe. Le Parti communiste a néanmoins convaincu de nombreux Juifs qu'il était le seul à combattre le nazisme mais aussi à associer les Juifs à cette lutte armée. Cet élément mémoriel joue un rôle déterminant et le parcours de Pierre Goldman en est la parfaite illustration. Par ailleurs, avec ses nombreuses organisations juives satellites, le Parti communiste français crée un terreau favorable à l'adhésion de Juifs désireux de s'intégrer à la société française tout en conservant leur identité juive. Dans les structures juives communistes où les adultes et les jeunes se retrouvent entre eux, dans une chaude atmosphère à la fois juive, communiste et française, plus d'une vocation de militant zélé et discipliné peut naître et se développer au sein d'un parti ou d'une mouvance annonçant des « lendemain qui chantent » tout en permettant l'expression d'une judéité reformulée dans des termes laïcisées. Pierre Goldman et ses contemporains juifs s'inscrivent dans une longue lignée de Juifs de rupture dont le premier représentant fut Spinoza. A travers les siècles, cette figure très particulière s'est maintenue avec Marx, Freud, Kafka, Trotski, Einstein... Ceux qu'Isaac Deutscher, historien socialiste et internationaliste, a qualifié de « Juifs non-juifs », comme il s'est d'ailleurs défini lui-même non sans fierté. Ces « Juifs non-juifs » sont certes en rupture avec la tradition religieuse et la vie communautaire mais ils essaient néanmoins de se maintenir juifs en reportant l'exigence d'études et de réflexion des textes sacrés sur la culture et l'éthique. Ils refusent de se satisfaire de la société telle qu'elle se présente à eux en cherchant à la transformer pour la rendre plus juste et plus libre. Ils développent donc des approches souvent différentes à partir de racines identitaires similaires : « *Ils éprouvent un besoin personnel de définir leur place, d'établir leur identité propre,*

²⁰ Jacques Fermentier, *op. cit.*, p.391.

²¹ Martine Leibovici, *Hannah Arendt, une Juive. Expérience, politique et histoire*, Paris, Desclée de Brouwer, 1998, p.39.

de déterminer, dans un monde où cette question se trouvait posée de façon bien plus aigüe qu'auparavant, à quel segment de l'humanité, à quelle nation, à quel parti, à quelle classe, ils appartenaient effectivement »²².

Juif et communiste comme le revendique fièrement Pierre Goldman, faut-il y voir une contradiction insurmontable ? Au terme de cette étude, on peut considérer qu'il s'agit plutôt d'une manière parmi tant d'autres de redéfinir son identité. Dès lors, le communisme une manière laïcisée de vivre son identité juive. Pour certains Juifs, à un moment donné de l'Histoire et de leur propre histoire, la voie de la révolution et de l'internationalisme se présente à eux comme une des déclinaisons possibles de la judéité.

²² Bernard Wasserstein, « Isaiah Berlin, Isaac Deutscher, Arthur Koestler : controverses et affinités », *Les Cahiers du judaïsme*, n°25, 2009, p.119.

10) Bibliographie

Jean-Paul Dollé, *Vies et légendes de Pierre Goldman*, Pais, Grasset, 1997.

Jacques Frémontier, *l'étoile rouge de David*, Paris, Fayard, 2002.

Pierre Goldman, *Souvenirs obscurs d'un Juif polonais né en France*, Paris, Seuil, 1975.

Hervé Hamon et Patrick Rotman, *Génération, les années de rêve*, Paris, Points actuels, 1988.

Hervé Hamon et Patrick Rotman, *Génération, les années de poudre*, Paris, Points actuels, 1988.

Annie Kriegel, *Ce que j'ai cru comprendre*, Paris, Robert Laffont, 1991.

Martine Leibovici, *Hannah Arendt, une vie. Expérience, politique et histoire*, Paris, Desclée de Brauer, 1998.

Michaël Prazan, *Pierre Goldman, le frère de l'ombre*, Paris, Seuil, 2005.